

Feuilleton de L'OMNIBUS

LE 3 SEPTEMBRE 1869.

LES DRAMES DE PARIS

PAR

++

F

PONSON DU TERRAIL.

5001

II

A1-05

(Suite.)

Le capitaine, on le sait, avait aimé Hélène ; mais son amour n'avait eu d'autre résultat que celui d'inspirer à la jeune femme une aversion profonde pour cet homme, dont elle devinait instinctivement la nature fautive et perverse.

Bien souvent, depuis son mariage, elle avait essayé d'ouvrir les yeux à M. de Kergaz sur son amitié pour l'Italien ; malheureusement, le colonel avait pour lui une aveugle affection que rien n'aurait su altérer.

À la vue du capitaine, la comtesse avait poussé un cri, devant un malheur.

Felipone s'était approché d'elle lentement ; il avait pris ses deux mains dans les siennes, et dit, en essuyant une larme hypocrite :

— Dieu est sévère pour nous, madame : il nous a pris, à vous votre époux ; à moi, mon ami. Pleurons ensemble.....

Ce ne fut que quelques jours plus tard que la malheureuse veuve prit connaissance du testament de son mari, de ce testament où il la suppliait, l'insensé ! d'épouser celui qui devait être son meurtrier, et de donner un second père à son enfant.

Mais l'aversion de la comtesse pour Felipone était si grande, qu'elle se révolta et lui refusa sa main.

L'Italien était souple et patient : il parut s'étonner du vœu de son ami défunt : il se déclara indigne de prendre sa place. Il sollicitait l'humble faveur de demeurer le simple protecteur, l'ami dévoué de la pauvre veuve, le tuteur du jeune orphelin.

Et, pendant trois années, cet homme joua si bien son rôle, il se montra si affectueux, si bon, si plein de dévouement et d'abnégation, qu'il finit par désarmer la comtesse : elle crut s'être trompée et l'avoir mal jugé.

Puis, les revers de l'ère impériale arrivèrent.

Madame de Kergaz était de naissance entachée de rôtûre, elle était la veuve d'un officier de l'empire, elle se trouva en butte à quelques persécutions : plus que jamais elle comprit cet isolement terrible de la veuve qui est mère et qui se doit à son fils.

Felipone était devenu courtisan, il était bien en cour, et il pouvait beaucoup pour l'avenir de l'orphelin.

Cette dernière considération triompha en sa faveur dans l'esprit de la comtesse : elle finit par céder à ses instances ; elle épousa l'Italien.

Mais, chose bizarre, elle n'eut pas plus tôt lié son existence à celle de cet homme, que l'aversion première qu'il lui avait inspirée, et qu'elle était parvenu

à éteindre, se ranima vivace au fond du cœur de la comtesse.

Puis, le colonel, ayant atteint son but, jugea désormais inutile de continuer son rôle de longue et patiente hypocrisie. Son naturel tortueux, son caractère sauvage et vindicatif reprirent insensiblement le dessus, et il parut vouloir se venger des premiers dédains d'Hélène.

Alors commença pour la pauvre femme cette vie d'isolement et de larmes qui cache ses cruels mystères sous la tyrannie conjugale. Felipone sourit à sa femme au grand jour du monde, et devint son bourreau dans l'ombre de l'intimité. Le misérable inventa des tortures sans nom pour cette noble femme qui avait cru en lui un seul jour.

Sa haine jalouse s'étendit jusqu'à l'enfant qui lui rappelait le premier époux de la comtesse, et lorsque cette dernière fut sur le point de devenir mère, l'Italien osa faire l'infâme calcul que voici ;

— Si le petit Armand mourait, mon enfant hériterait d'une fortune immense... Et il est si facile qu'un enfant de quatre ans vienne à mourir !...

C'était en méditant cette pensée que le comte Felipone était arrivé à Kerloven.

La comtesse, dévorant ses larmes, vivait donc à Kerloven dans une retraite absolue, consacrant tous ces soins à son enfant, tandis que son mari menait joyeuse vie.

Un soir, — on était alors à la fin de mai, elle avait laissé le jeune Armand jouant sur la plate-forme du manoir, et, dominée par ce besoin de prière et de recueillement qu'éprouvent les âmes meurtries, elle s'était retirée dans sa chambre pour s'y agenouiller devant un grand Christ d'ivoire placé au chevet de son lit.

Elle était demeurée longtemps en prières et la nuit était venue, une nuit nébuleuse et sombre comme on en voit si souvent sur les côtes brumeuses de la vieille Armorique. Le vent de la mer soufflait avec violence, les vagues agitées grondaient au bas des falaises. La comtesse songea à son fils, et, dominée par un pressentiment sinistre, elle allait quitter sa chambre pour appeler l'enfant, lorsque son mari entra.

Felipone était en habit de chasse, botté et éperonné. Il avait passé sa journée dans les bois voisins et il paraissait arriver à l'instant même.

À sa vue, la comtesse sentit redoubler cette vague angoisse qui lui serrait le cœur.

— Ou est donc Armand ? lui dit-elle avec vivacité.

— J'allais vous le demander, répondit tranquillement le comte ; car je suis étonné de ne point le voir auprès de vous.

La comtesse tressaillit au son de cette voix hypocrite, et son serrement de cœur s'en augmenta.

— Armand ! Armand ! appela la comtesse en ouvrant la croisée qui donnait sur la plate-forme.

L'enfant ne répondit pas.

— Armand ! mon petit Armand ! répéta la mère avec angoisse.

Même silence.

Une lampe placée sur un guéridon n'éclairait qu'imparfaitement cette vaste pièce, à laquelle on avait laissé ses vieilles tentures, ses meubles de chêne noirci et son cachet de vétusté. Cependant un de